

/ ROMANS au 19e S. (1815 - 1914) /

Les sociétés savantes du XIXe s., principales animatrices des travaux historiques qui existent aujourd'hui sur la Drôme, ont bien souvent négligé l'époque qui leur était contemporaine. L'exemple romanais est particulièrement net : jusqu'à la période révolutionnaire, les renseignements abondent, puis la bibliographie se réduit brusquement. Les archives communales elles-mêmes, très riches pourtant semble-t-il, ne sont plus classées pour la période postérieure à 1800. On trouvera donc ici plus des directions de recherches qu'une étude complète de ROMANS de 1815 à 1914. D'autre part, compte tenu de l'existence des " Annales de la ville de Romans " d'U. CHEVALIER, complétées, pour la période postérieure à 1893 par les " amis de la bibliothèque de Romans ", ouvrages qui restituent au jour le jour les principaux (et les plus petits) événements de la ville, j'ai préféré plutôt largement privilégier ici l'étude des grandes lignes du cadre de vie qui expliquent en partie les réactions des Romanais. L'évolution démographique, les transformations de l'urbanisme et de la vie économique me permettront d'esquisser quelques explications du tempérament et du comportement des Romanais pendant cette période.

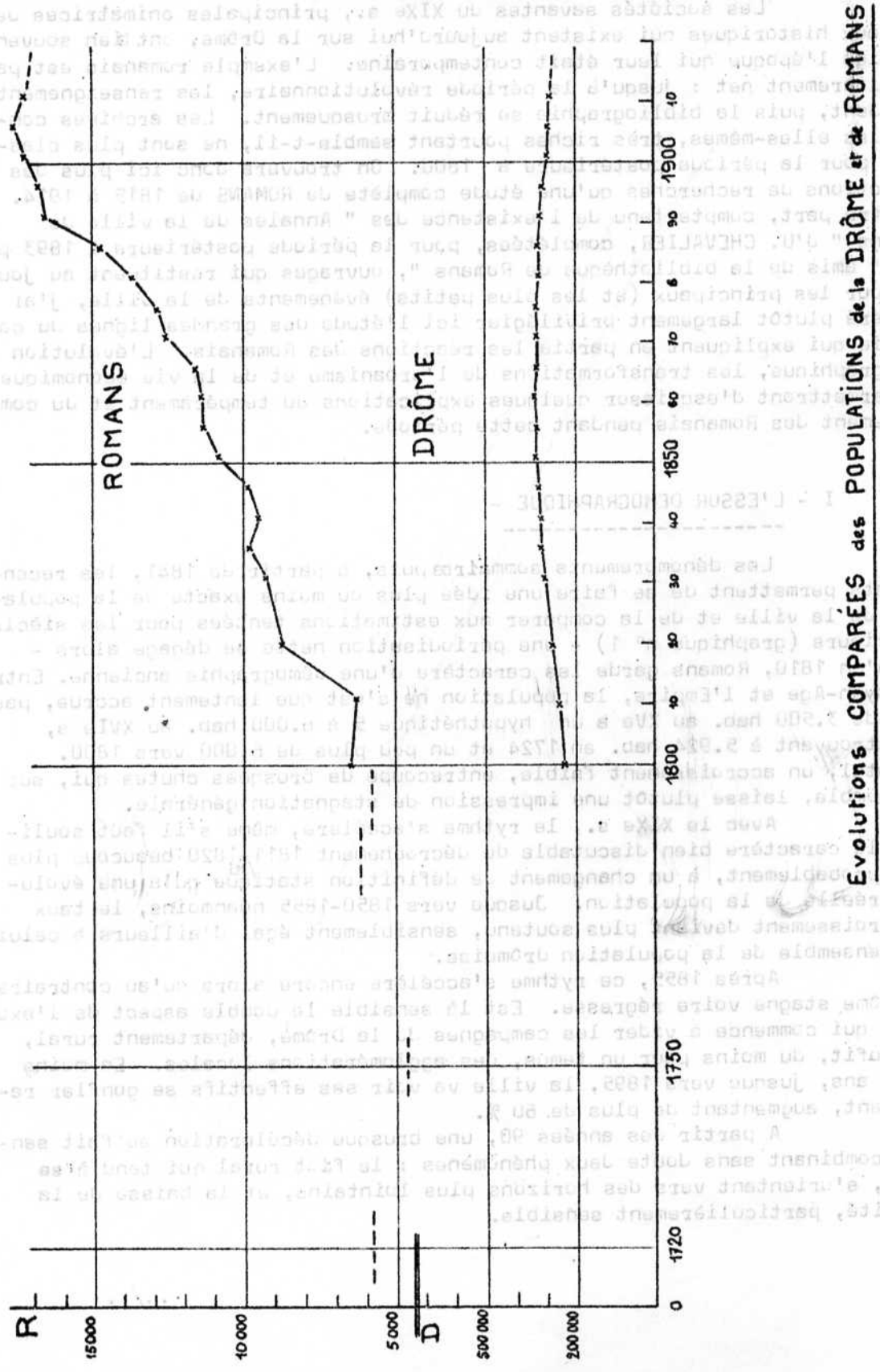
I - L'ESSUR DEMOGRAPHIQUE -

Les dénombrements sommaires puis, à partir de 1841, les recensements permettent de se faire une idée plus ou moins exacte de la population de la ville et de la comparer aux estimations tentées pour les siècles antérieurs (graphique n° 1) - une périodisation nette se dégage alors - Jusqu'en 1810, Romans garde les caractères d'une démographie ancienne. Entre le Moyen-Age et l'Empire, la population ne s'est que lentement accrue, passant de 3.500 hab. au XVe à un hypothétique 5 à 6.000 hab. au XVIe s, se retrouvant à 5.924 hab. en 1724 et un peu plus de 6.000 vers 1800. Au total, un accroissement faible, entrecoupé de brusques chutes qui, sur l'ensemble, laisse plutôt une impression de stagnation générale.

Avec le XIXe s., le rythme s'accélère, même s'il faut souligner le caractère bien discutable du décrochement 1811-1820 beaucoup plus lié, probablement, à un changement de définition statique qu'à une évolution réelle de la population. Jusque vers 1850-1855 néanmoins, le taux d'accroissement devient plus soutenu, sensiblement égal d'ailleurs à celui de l'ensemble de la population drômoise.

Après 1855, ce rythme s'accélère encore alors qu'au contraire la Drôme stagne voire régresse. Est là sensible le double aspect de l'exode rural qui commence à vider les campagnes de la Drôme, département rural, au profit, du moins pour un temps, des agglomérations locales. En moins de 40 ans, jusque vers 1895, la ville va voir ses effectifs se gonfler rapidement, augmentant de plus de 60 %.

A partir des années 90, une brusque décélération se fait sentir, combinant sans doute deux phénomènes : le flot rural qui tend à se tarir, s'orientant vers des horizons plus lointains, et la baisse de la natalité, particulièrement sensible.



Evolution des POPULATIONS de la DRÔME et de ROMANS

( graphique n°1 )

96

Au total, en moins d'un siècle, la population a presque triplé, passant de 6.000 habitants à environ 17.000. La petite bourgade de la période impériale est devenue une agglomération urbaine digne de ce nom. Au XIXe s., Romans change de visage puisque dans ses pierres, la ville va devoir s'adapter à cet afflux de population.

## II - LES CHANGEMENTS DU CADRE URBAIN -

-----

L'examen des différents plans de la ville<sup>(1)</sup>, tout au long du XIXe s, éclaire ces transformations.

Au regard des relevés de la fin du XVIIIe s. ou du cadastre de 1819, la ville a peu changé depuis les XVIIe et XVIIIe s. Elle reste circonscrite dans ses murailles médiévales : confluent Isère-Savasse englobant le secteur de l'hôpital, tour Jacquemart (la partie nord de l'actuelle rue Jacquemart est encore partiellement occupée par un torrent qui coule lors des fortes pluies), emplacement de l'actuel Cours Jean-Jaurès, rue Bistour. La cité doit vivre à l'étroit, resserrée dans ces remparts, desservie par des ruelles étroites et mal commodes. Les autorités municipales la décrivent ainsi, vers 1840 :

" CETTE VILLE ASSISE SUR LA PENTE RAPIDE D'UN COTEAU ELEVE, N'A PU DONNER ENCORE DE FACILES ACCES ENTRE SA PARTIE BASSE ET SA PARTIE HAUTE ; SES RUES SONT GENERALEMENT ETROITES ET MAL BATIES. (...) EN L'ETAT, LES COMMUNICATIONS, ENTRE CES DEUX PARTIES DE LA VILLE, NE SONT ACCESSIBLES QU' AUX PIETONS ET AUX CHEVAUX; IL N'EXISTE QUE DEUX PASSAGES POUR LES VOITURES.

" LE PREMIER, PAR LA RUE DE L'ARMILLERIE, RECEVANT TOUT CE QUI ARRIVE DES QUARTIERS POPULEUX DE LA PORTE LANterne ET DE LA PRESLE, AU SUD ET A L'OUEST DE LA VILLE, ET TOUT CE QUI ARRIVE, PAR LA RUE DE L'ECOSSERIE, DE LA PLACE DU PONT, DU BOURG DE PEAGE ET DE SES NOMBREUX AFFLUENTS, PAR LE PONT DE L'ISERE.

" CE PASSAGE, FREQUENTE CONSTAMMENT PAR LES PIETONS ET LES CAVALIERS, EST PARFAITEMENT CENTRAL, ET LES POINTS ANGULEUX QUI S'Y TROUVENT, NOTAMMENT A SON ENTREE PAR LA RUE DE L'ECOSSERIE, PROFONDEMENT COUPES PAR LES MOYEUX DES VOITURES, ATTESTENT ASSEZ SON UTILITE ET SA CONVENANCE.

" (...) LE SECOND, PAR LA COTE DES CURDELIERS (...) DANS UN QUARTIER PEU HABITE, SANS COMMERCE ET SANS INDUSTRIE AUCUNE (...) NE SERT QU'AUX VOITURES VENANT DES PORTS MERLIN ET SABATON, PAR LA RUE DES PRINCES "(...).

La ville étouffe donc, Le conseil municipal a bien pris la décision, en 1831, de faire démolir les remparts, mais les travaux n'avancent que lentement comme le montrent les dessins qu'exécute Diodore RAHOULT, au milieu du siècle. Le centre de gravité de l'agglomération se

../..

---

(1)- Les plans dont il sera question ici, résumés dans ce schéma de situation, peuvent être consultés aux archives départementales de la Drôme - Le plan cadastral de Romans (1819) se trouve à la bibliothèque municipale de Romans - Il existe également un plan du II Empire dans VANLEEMPUTTEN Hippolyte. Notice sur la ville de Romans et de Bourg-de-Péage " - Toulouse 1864 - 39 pages, ouvrage introuvable dans les bibliothèques de la Drôme, consultable à la Bibliothèque Nationale.

Les plans de la fin du XVIIIe et de 1882 sont repris dans " Romans sur Isère " de M. GERMAIN, N. CASIMIR et J.P. FRANCHINI.

situé nettement à l'Ouest, avec le marché, aux pieds de St Bernard et les quartiers "populeux" et "industriels" de la Presle.

A partir de 1855, période de forte croissance démographique, les changements s'accroissent ainsi que le constate le plan de 1882.

Les vieux quartiers connaissent quelques modifications, en particulier dans leur réseau urbain. La Grand'rue dont l'étranglement a frappé Napoléon III lors de son passage en Octobre 1852, est élargie ; le pont partiellement refait ; l'édification des quais causant, quant à elle, la disparition des derniers vestiges du cloître de St Bernard.

Mais surtout de nouveaux quartiers naissent, tout d'abord entre le Jacquemart et la toute nouvelle gare (1864), puis, après 1870, plus vers l'Est, au delà de l'actuelle rue de la République. Le centre de gravité de la ville évolue, se déplaçant de l'Ouest vers l'Est, là où s'établissent les nouvelles activités.

Ce glissement ne va faire que s'accroître dans le dernier quart du siècle qui, par exemple, voit le percement entre les plans de 1882 et de 1895 du Bd Gambetta, nouvel axe de développement.

Toutes ces transformations se lisent dans la physionomie même des maisons.

Les maisons des quartiers anciens, construites avant la Révolution, représentent un type bien local tant dans l'organisation de leurs volumes que dans les matériaux utilisés : galets roulés, encadrements en molasse, linteaux en bois. Elles réunissent souvent les lieux de travail et de résidence, comme ces maisons de tanneurs de la Presle, encore visibles aujourd'hui.

S'y opposent les maisons des quartiers nouveaux, beaucoup moins originales. D'un style Second-Empire ou Belle-Epoque, qu'on retrouverait à Lille ou à Bordeaux, elles illustrent les progrès de l'unification et de la centralisation françaises. Construites au hasard des décisions individuelles, selon la fantaisie de chacun, sans plan d'ensemble, elles témoignent de cet urbanisme libéral du 19<sup>e</sup> s.

Souvent coossues, elles illustrent l'urbanisme bourgeois d'une classe sociale qui s'enrichit. Rue Jacquemart, sans doute fier de son état, un de ces heureux nouveaux propriétaires a été jusqu'à faire sculpter sur sa façade deux grandes cariatides, l'une portant outils l'autre bourse bien rebondie, symboles de sa prospérité.

Après 1918, s'ouvrira une troisième époque avec la cité Jules Nadi, construite encore plus à l'Est, en face des immeubles actuels de la Monnaie. Cette fois-ci, les logements sont bon marché, conçus en matériaux industrialisés, selon des plans standardisés, en un ensemble cohérent autour de places, selon des rythmes choisis. Leur vocation populaire est évidente, ne serait-ce que par le petit potager qui accompagne chaque logement et qui s'oppose à l'aspect resserré du centre-ville. A l'âge libéral commence à succéder l'âge collectif, celui des foules.

Les changements du matériau de construction, du plan de la maison et de sa conception générale transcrivent dans la pierre le recul des usages locaux, du patois dauphinois qui recule à partir de 1860. Les changements du cadre urbain nous renvoient à des évolutions plus profondes, celle de l'économie en particulier. Une étude plus précise de quartiers nous le montre.

J'en ai choisi ici deux exemples : d'une part celui de trois rues de la zone Sud-Ouest, centre de gravité de la ville au début du 19<sup>e</sup>, (Rue du Bout, Rue Porte Far, Rue du Paradis) regroupées ici sous le nom "Pavigne", et d'autre part celui de la rue Jacquemart, témoin de l'extension après 1850. Les recensements de 1851 et 1901 (2) fournissent les éléments d'une comparaison possible entre les diagrammes 2 et 3.

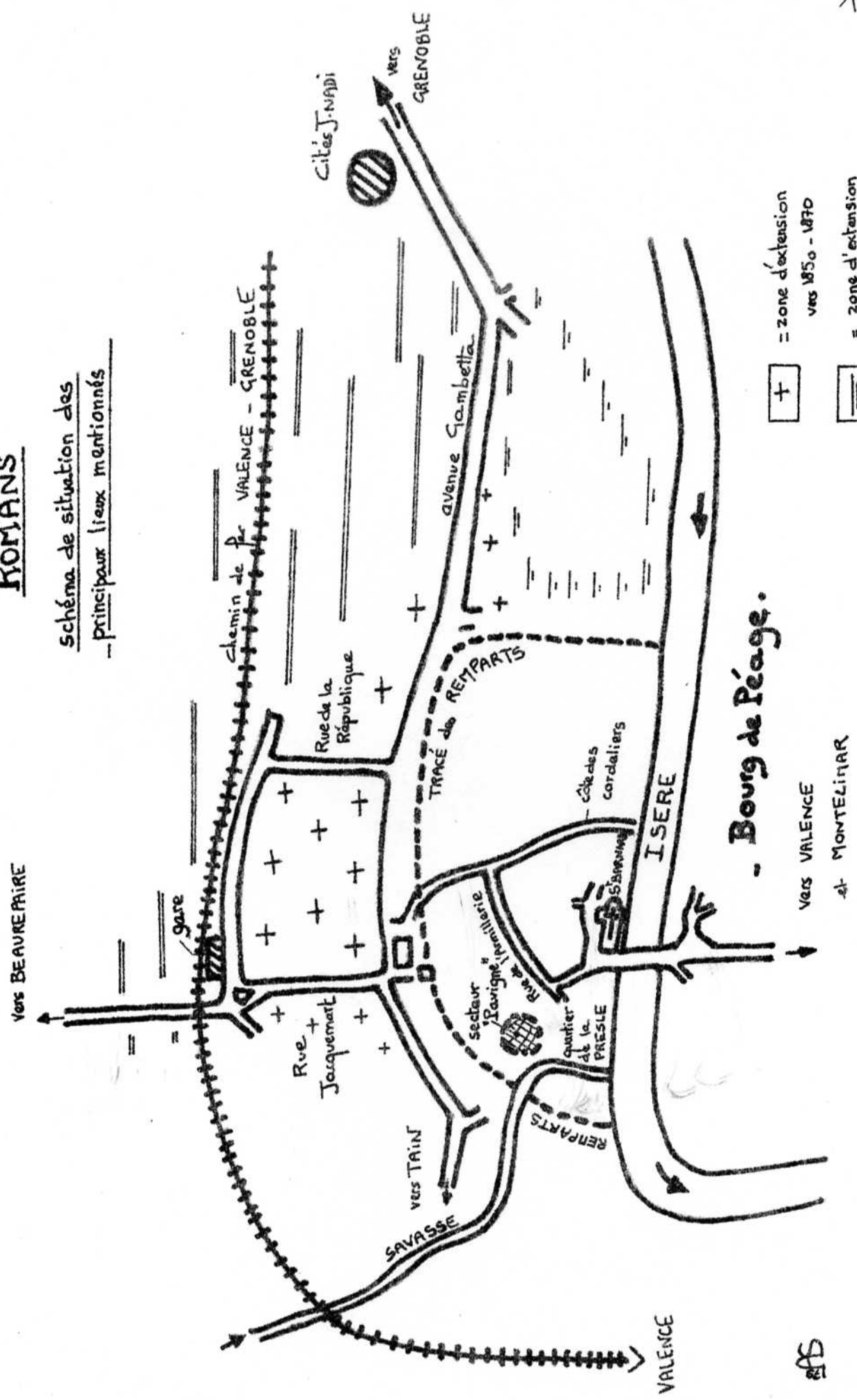
../..

---

(2) Archives départementales Drôme (A D) 35 M 266 et 35 M 271.

# ROMANS

schéma de situation des  
principaux lieux mentionnés



+ = zone d'extension vers 1850 - 1870  
= = zone d'extension vers 1880 - 1910

**Bourg de Péage.**

MS